



Olivier Roller

Prose, poésie, essai sur la typographie et les arts, Ypsilon, fondée par Isabella Checcaglini, taille chaque ouvrage à la mesure des écrits qu'il porte.

L'esprit de la lettre

Après la fermeture en juillet dernier de l'exposition consacrée par le musée d'Ecouen et la BnF au *Champ fleury* (1529), le premier traité de typographie français de l'humaniste Geoffroy Tory, il paraît justifié de mettre en lumière le travail d'une jeune maison d'édition remarquée par les amateurs de livres « beaux et bons ». Lancée à Paris en 2007 par une jeune Italienne bourrée d'allant, et même d'audace, Ypsilon montre d'ores et déjà qu'elle est le produit d'une méticulosité remarquable.

Née à Foligno en Ombrie, Isabella Checcaglini a très certainement bénéficié des vœux des fées de cette ville d'imprimeurs qui vit paraître la première édition de la *Divine Comédie* de Dante en 1472. Installée à Paris depuis 1994, elle abandonne des études de mathématiques pour se lancer dans une thèse sur Mallarmé et, mue par une énergie peu commune, aboutit sur les bancs de l'École Estienne, l'école d'arts et métiers du livre, pour mieux comprendre l'économie interne d'*Un coup de dés* dans l'édition définitive rêvée par Stéphane Mallarmé, une édition utopique... qu'elle finit par produire elle-même, et par ses propres moyens.

Comment on fait un livre, comme il s'équilibre, c'est à ces questions que la jeune femme consacre toute son attention, avec l'aide d'une graphiste, Pauline Nuñez, et de Sébastien Morlighem, le directeur de la collection « Bibliothèque typographique ». Signe positif de l'évolution de la maison, cette série de monographies sur les typographes contemporains est apparue l'an dernier, comme les deux autres collections de la maison, « L'Ymagier », nommée en hommage à Alfred Jarry et dédiée aux beaux-arts, et « Fragile », consacrée à la langue. Cette dernière ac-

cueillait l'automne dernier *Les Roues carrées*, un essai-poème de Jean-Luc Bayard présenté par Paul Otchakovsky-Laurens.

Que représente la typographie pour vous ?

La matérialité du texte, ce qu'on a sous et devant les yeux tout le temps sans s'en rendre compte (affiches, imprimés, panneaux), chaque caractère a une histoire trop souvent oubliée. Aujourd'hui on ne fait plus attention avec quel caractère on compose un texte – je ne supporte plus, par exemple, les livres composés en Times ! Un caractère créé pour la presse, le journal *Times*... J'aime rappeler que Mallarmé faisait bien la différence entre le journal, la brochure et le livre. Chez Ypsilon chaque livre a sa typographie, c'est-à-dire son format, sa mise en page et son caractère adapté à un texte particulier. J'ai appris à composer un texte aussi bien au plomb mobile que sur ordinateur et j'ai réalisé les premiers livres toute seule. Maintenant je travaille sous la direction et avec la collaboration de Pauline Nuñez, ma chère graphiste... Ainsi la maison d'édition, née pour publier d'abord et principalement de la littérature, s'est enrichie de la « Bibliothèque typographique ».

Vous avez débuté avec audace en éditant le *Coup de dés* de Mallarmé d'après les traces que le poète a laissées de son projet. Pouvez-vous nous expliquer le processus qui vous a amenée à établir cette version qui bouleverse les partisans du « texte seul » ?

Je ne dirai pas « version » mais « édition » car j'ai voulu réaliser l'édition Volland du *Coup de dés* illustrée par Odilon Redon. Ce sont en fait les « trois compositions d'Odilon Redon » qui dérangent les mallarméens... Mais quand Ambroise Volland, marchand

d'art (il venait d'exposer Redon et il fera plusieurs livres avec lui), veut devenir éditeur et cherche des textes étonnants à publier – j'ai lu pour l'occasion ses *Souvenirs d'un marchand de tableaux* –, les premiers sont le *Coup de dés* et *Le Jardin des Supplices* d'Octave Mirbeau. Si seul le second vit le jour, pour les deux, Vollard s'était adressé à l'imprimerie Firmin-Didot qui n'apprécia guère les textes, l'un jugé « fou », l'autre « scandaleux » ! De mon côté, en reprenant le projet Vollard j'ai dû faire face au refus des imprimeurs français. Je n'ai même pas eu un devis ! Pas prise au sérieux ou projet trop fou peut-être... C'est ainsi que je suis arrivée, facilement étant donnée ma nationalité, en Italie où j'imprime depuis mes livres.

Qu'avait de particulier votre projet ?

Côté fabrication, le format du livre, absolument pas standard, très grand, très fin (rien à voir avec cette fausse monnaie qu'est l'édition Gallimard qui trahit la volonté de Mallarmé). Côté impression : un petit tirage. Côté littéraire : l'insertion des images, c'est-à-dire des reproductions des lithographies d'Odilon Redon.

Quelles étaient les difficultés à surmonter ?

Au fond l'entreprise était aussi prétentieuse qu'elle était simple : de l'édition « Vollard » du *Coup de dés* – celle qui devait être l'édition « définitive » – plusieurs épreuves corrigées par Mallarmé ont été conservées. Il en existe douze jeux entre les mains d'institutions et de collectionneurs. La BnF possède deux jeux, la bibliothèque littéraire Jacques-Doucet celui qui appartenait à Paul Valéry. S'ils ne sont pas tous accompagnés des épreuves des lithographies d'Odilon Redon, le premier que j'ai pu voir, celui qui appartenait à Pierre Berès (actuellement à la BnF), était composé de vingt-quatre pages de texte imprimé et de trois lithographies. Plusieurs éditions du *Coup de dés* existent mais aucune ne reproduit les lithographies de Redon, les plus importantes : celle dite « originale » (1914), toujours rééditée chez Gallimard, celle publiée par *Change* d'après les recherches de Mitsou Ronat et Tibor Papp qui avaient déjà travaillé d'après les épreuves corrigées par Mallarmé, et celle de la Table Ronde (2007) qui se veut « fac-similé » mais accueille dans le même volume la reproduction du manuscrit et d'un jeu d'épreuves, sans respecter leurs différents formats, avec le texte du *Coup de dés* en caractères Garamond et imprimé en bleu... Que l'édition Vollard devait comporter des lithographies de Redon ne fait pas de doute comme le fait que le caractère choisi était le Didot – monumental et impersonnel – et le format 28 x 38 cm, des lettres l'attestent...

La littérature est plurilingue chez Ypsilon : anglais, allemand, italien, grec avec Ritsos et même arabe pour Mallarmé...

J'aime les langues étrangères, même celles que je ne connais pas ! J'essaie toujours de lire aussi bien quand je ne connais pas la langue que quand je suis devant un alphabet non latin, je cherche des repères pour reconnaître les lettres par leurs sons ou leurs formes... Et si j'aime et préfère les livres bilingues, c'est pour ne pas effacer l'étrangeté de la langue, sa culture, son histoire ou pour la souligner, pour ne pas oublier d'où vient l'œuvre qu'on donne à lire en français. Cependant le bilinguisme n'est pas un principe, c'est un choix fait au cas par cas, il ne doit pas alourdir la lecture ni servir de vérification de la traduction que je considère comme un texte en soi. C'est plutôt pour garder son horizon. Peut-être aussi pour permettre aux curieux et aux studieux de se confronter avec l'autre langue...

Vous marquez une prédilection pour Djuna Barnes, Unica Zürn et Pasolini. Qu'est-ce qui vous retient dans leurs œuvres ?

Rencontrées différemment, chacune m'a frappée à sa manière. Djuna Barnes et Unica Zürn ont des œuvres dont la découverte, à la lecture d'un premier livre pris par hasard, déclenche une passion

et la recherche de tout ce qui est disponible, puis l'envie d'éditer ou rééditer ce qui manque, textes inédits ou épuisés... *Le Livre des répulsives* de Djuna Barnes m'importait aussi beaucoup parce qu'il s'agit de son tout premier livre de poèmes. *Mistake* d'Unica parce que ce sont ses écrits en français. Pasolini, c'est différent, il est lié à ma culture italienne, critique aigüe de la langue et de la société, c'est une figure marquante du XX^e siècle, et en France il est mieux connu pour ses films que pour ses poèmes... alors j'ai cherché dans les trois mille pages de *Tutte le poesie* ce qui pouvait être publié...

Pouvez-vous nous parler de cette curiosité qu'est son C. ?

« C. » traduit « F. », « chatte » et « fica », le sexe féminin. Il s'agit d'un étrange poème – vers, prose, calligrammes – d'une épopée solitaire qui chante la « chatte » et dénonce l'idée que tous les hommes ont de la « chatte ». Il s'agit d'un long poème faisant partie d'un ensemble intitulé « Poèmes marxistes », publié de manière posthume. Le recueil resté inachevé, nous avons décidé d'extraire ce poème parce que Pasolini avait proposé à son éditeur Einaudi de le publier à part, « isolé » comme une « chose parfaitement extravagante ».

Vous vous êtes lancée dans une autre gageure en donnant l'étonnante correspondance de Léon Pierre-Quint et Roger Gilbert-Lecomte. Avez-vous le sentiment que la publication d'un tel document apporte du « vrai » à l'histoire littéraire ?

La découverte de cette correspondance a été une telle surprise pour moi que je ne peux pas imaginer qu'elle puisse laisser indifférent qui que ce soit. Un si grand nombre de lettres entre deux personnages à la fois énigmatiques et influents du monde littéraire de l'entre-deux-guerres apporte certainement un peu de « vrai » à l'histoire littéraire en général et à celle du Grand Jeu en particulier. Surtout ces lettres apportent des éléments importants pour la compréhension de l'œuvre si peu et si mal connue de Roger Gilbert-Lecomte. Cette correspondance, pas simplement inédite mais aussi inattendue, est un document essentiel pour enfin corriger et rééditer les publications existantes, souvent discutables et épuisées.

Dans l'activité d'édition, la recherche des sources et le détail de la fabrication vous importent beaucoup. Qu'est-ce qu'un livre réussi pour vous ?

Une œuvre importante, une découverte, comme *Les Roues carrées* de Jean-Luc Bayard, un texte rare encore inconnu ou oublié, réalisé et présenté avec le plus grand soin (beaux papiers, belle typo). Par exemple, le premier recueil de poèmes d'Amelia Rosselli que nous sommes en train de préparer. L'une des poètes parmi les plus importants du XX^e siècle en Italie et pas encore traduite en France (sinon en revue par Jean-Baptiste Para, Jean-Pierre Faye et Jean Charles Vegliante.)

J'avoue que la communication/commercialisation est mon point faible. Le livre sera sûrement beau et bien traduit, mais il ne suffit pas de faire des beaux/bons livres, il faut aussi savoir les vendre, c'est-à-dire les faire circuler, ce qui n'est pas facile pour une petite maison d'édition comme la mienne. Devant cette difficulté, je pourrais reprendre les mots de Mallarmé : « à quoi bon trafiquer de ce qui, peut-être, ne se doit vendre, surtout quand cela ne se vend pas »... Mais ce propos signifiait dans la bouche de mon Mallarmé n'a pas de légitimité dans la mienne... Il faut travailler plus, plus de livres pour plus de lecteurs ! Et mieux ! Le nouveau bureau que je partage avec les amis des éditions du Chemin de Fer est fait pour ça.

Propos recueillis par **Éric Dussert**

CARTE D'IDENTITÉ

Ypsilon éditeur
34bis, rue Sorbier
75020 Paris
ypsilonediteur.com

Date de création : 2007
Titres au catalogue : 21
Tirage moyen : 600 ex.
Meilleures ventes : Unica Zürn / *Lettre de Hans Bellmer à Henri Michaux* ; Roger Excoffon et la fonderie Olive
Diff.-distr. : par ses soins